

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 6 (1918)
Heft: 27

Artikel: La réformation et les prophètes d'Israël
Autor: Marti, Karl
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379997>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA RÉFORMATION ET LES PROPHÈTES D'ISRAËL

A la fin du semestre d'été de 1918, notre très honoré collègue, M. le professeur Henri Vuilleumier, aura derrière lui cent semestres d'activité dans l'enseignement académique. Cette circonstance importante, solennelle, me donne l'occasion, que je saisis avec empressement, d'écrire les lignes suivantes à titre de modeste contribution à l'hommage rendu au docte jubilaire.

Dans le dernier demi-siècle, aucune discipline théologique n'a fait d'aussi importants progrès que l'histoire des religions. On peut le dire aussi bien de l'histoire de la religion en général que de celle de la religion de l'Ancien Testament en particulier. Pour cette dernière, il suffit de rappeler le nom du grand savant Julius Wellhausen, — que Dieu a rappelé à lui le 7 janvier de cette année, et avec lequel Henri Vuilleumier s'est assis, comme étudiant, au pied de la chaire d'Ewald à Göttingue, — et le mouvement qui se rattache à ce nom dans le domaine de l'Ancien Testament. Quant à l'évolution de l'histoire de la religion en général, on n'est pas encore arrivé à se faire de sa marche une idée aussi claire que ce n'est le cas pour l'histoire de la religion de l'Ancien Testament. Mais il est incontestable que cette histoire a déjà dépassé la phase du simple collectionnement de ses matériaux, — qui sont considérables, — et du rapprochement des phénomènes variés par lesquels la vie religieuse se manifeste chez les différents peuples et aux divers degrés de civilisation. Déjà l'étude *comparative* des religions est vigoureusement entreprise et l'on cherche sérieusement à résoudre, par la méthode historique, d'importantes questions de

détail ; ou même l'on tente d'esquisser un tableau d'ensemble du cours de l'histoire de la religion. S'il est, sans doute, encore prématuré de s'attaquer, dès maintenant, à ce dernier et gros problème, de pareils essais montrent cependant où tend cette étude, et ils indiquent que la perspective se présente déjà nettement d'en atteindre bientôt une nouvelle étape. C'est pourquoi l'on doit, à certains égards, saluer avec satisfaction l'apparition même d'un ouvrage comme celui de Karl Becker (1) ; car on ne saurait tenir pour tout à fait erronée l'idée que l'histoire de la religion doit se dérouler en suivant les trois stades marqués par les mots *fétiche*, *divinité* et *âme*, tout au moins si l'on envisage « fétiche » comme représentant l'animisme primitif, et « âme » comme indiquant le caractère distinctif de la forme de religion spirituelle et morale. Mais à quel point les questions particulières relatives à l'histoire des religions s'imposent maintenant à l'attention, c'est ce que montrent les toutes récentes études de Karl Beth, professeur à Vienne (2), et de Nathan Söderblom, l'archevêque bien connu d'Upsal (3), études qui s'occupent l'une et l'autre des commencements de la religion.

Naturellement, les connaissances acquises dans le double domaine de l'histoire générale et de l'histoire spéciale des religions se prêtent un mutuel appui. Des vues plus claires sur la marche véritable de l'histoire de la religion d'Israël, — l'idée, par exemple, qu'il faut faire abstraction, au sein de ce peuple, d'une révélation primitive ou d'un monothéisme originel, — ont aussi dégagé l'histoire générale des religions d'une chaîne dogmatique et l'ont rendue libre de procéder d'après la méthode vraiment historique. D'autre part, l'histoire de la religion israélite a largement profité de l'histoire générale des religions. Mainte indication isolée, dans les sources que nous offre l'Ancien Testament, est devenue compréhensible par les parallèles qui se rencontrent dans d'autres religions ; de même maint phénomène qu'on n'arrivait pas à expliquer a reçu une vive lumière des découvertes faites chez les autres peuples, et a pu être rattaché à tout un ensemble de phénomènes pareils. Ainsi l'on constate,

(1) *Religion in Vergangenheit und Zukunft* (1915).

(2) *Religion und Magie bei den Naturvölkern* (1914).

(3) *Das Werden des Gottesglaubens* (1916).

dans une mesure croissante, la dépendance réciproque des rapports qui existent entre l'histoire générale des religions et chacune des histoires spéciales. Mais la comparaison aiguise aussi l'esprit et le rend plus apte à observer les subtiles différences que présentent des phénomènes analogues ; elle aide, en outre, à distinguer, dans la religion, les éléments essentiels et supérieurs des éléments inférieurs et secondaires, que le progrès de la religion tend à dépasser et à éliminer. De tels processus n'atteignent pas d'un coup leur but ; aussi doivent-ils se répéter souvent et provoquer chaque fois de nouvelles périodes de crise.

L'histoire des religions enregistre trois époques critiques d'une importance exceptionnelle, à savoir le temps des prophètes israélites, celui de l'apparition du christianisme et celui de la Réformation. Le but de cette courte étude est de les soumettre à un examen comparé.

I

La Réformation est la plus rapprochée de nous, et, l'année dernière, la célébration de son quatrième centenaire nous a fait sentir davantage encore combien sont étroits les liens qui nous y rattachent. Qu'il nous soit donc permis d'envisager, en premier lieu, ce grandiose mouvement du XVI^e siècle.

Quelle en a été la cause ? On peut immédiatement répondre en un mot à cette question : c'est que le christianisme de cette époque, — ce qui passait pour la religion et la piété chrétiennes, — ne donnait plus aux âmes la satisfaction dont elles avaient besoin. Car la génération d'alors était pieuse ; on ne peut guère mieux la caractériser que par le jugement dès longtemps formulé : « Chacun voulait parvenir au ciel » (1). Mais il en coûtait pour atteindre le ciel. On priait et l'on jeûnait, on imaginait sans cesse des dévotions nouvelles, on se soumettait aux plus dures mortifications, on invoquait les saints, on accomplissait des pèlerinages dans des lieux parfois très éloignés, on sacrifiait des sommes considérables pour doter son église de reliques à

(1) Voir : *Schriften des Vereins für Reformationsgeschichte*, n° 130, Leipzig, 1918, p. 4.

vertu miraculeuse, et l'on contribuait largement à la construction de magnifiques sanctuaires. On recourait volontiers aux indulgences, et lorsque les marchands d'indulgences parcouraient le pays, en faisant hautement valoir l'efficacité de ce moyen de salut, on s'empressait de payer le prix exigé pour aider les pauvres âmes de ses proches à sortir du purgatoire, et pour s'assurer, aussi à soi-même, la pleine félicité promise par l'Eglise : c'était de la piété, mais d'un singulier genre. Par tous ces exercices on voulait mériter le salut, l'acheter avec de l'argent, et ainsi, couvrir devant Dieu les déficits moraux par des prestations financières. On cherchait donc à se procurer la paix par des œuvres purement humaines, et l'obéissance à l'Eglise et à ses institutions passait pour le moyen le plus efficace de s'assurer le bonheur éternel. La piété était ainsi une pratique humaine pour agir sur Dieu, et la religion chrétienne, en dernière analyse, une institution humaine pour disposer Dieu favorablement, encore qu'elle pût paraître comme donnée par Dieu aux hommes.

Cette religion laissait un vide dans les cœurs ; elle ne pouvait justement pas apaiser les esprits les plus profonds. Car il n'existait pas d'opposition savante aux institutions religieuses d'alors. L'humanisme avait sans doute ramené aux sources et fait constater que bien des choses, dans l'Eglise catholique, ne s'accordaient pas avec le christianisme primitif ; car celui-ci n'avait aucune idée de saints auxquels on pouvait adresser des prières ; il ne savait rien non plus de châsses sacrées, dont la visite guérissait des maladies et protégeait des dangers ; enfin la croyance que, par des dons en argent à l'Eglise et au pape, on pouvait se procurer la félicité éternelle, était même en contradiction criante avec l'Evangile. Mais si accablante que fût cette découverte de l'humanisme pour les institutions de l'Eglise d'alors, ce n'est cependant pas de lui seul qu'est née la Réformation, car il ne possédait pas la force morale nécessaire pour être remué jusque dans son tréfonds par cette connaissance. Mais ce fut un appui précieux pour les hommes qui luttaient pour la paix de l'âme et la délivrance du péché, qui ne pouvaient apaiser et étouffer le sentiment de leur responsabilité par des aumônes et des pénitences, auxquels l'obligation d'être affranchis du péché rongait le cœur, et qui, pour cette raison, soupiraient après une force

leur permettant de dominer ce péché et de mener une vie nouvelle.

Or, de la moinerie, qui n'avait rien de chrétien, et du secours trompeur des pratiques ecclésiastiques et personnelles, ces hommes furent ramenés à Dieu lui-même, à l'Évangile. Alors se présenta à eux la grâce du Père céleste et non l'esprit intéressé de l'Eglise, qui se prétendait instituée pour administrer les biens spirituels et qui les offrait à l'homme comme des marchandises contre de l'argent et d'autres prestations. Placés immédiatement devant Dieu par Jésus et son Évangile, ils reconnurent et apprécièrent comme un présent qui leur était fait l'amour du Père céleste, dont ils devenaient les enfants. Près de lui, ils arrivèrent à se soulager du poids du péché, à se délivrer du sentiment pénible de ne pouvoir gagner le salut. Celui-ci leur échut en partage comme un don de Dieu, dont ils firent l'expérience comme d'une puissance divine rédemptrice, qui les transforma et les affranchit, pour les introduire dans une nouvelle vie. Maintenant ils ne veulent plus l'impossible, c'est-à-dire mériter l'amour et la grâce de Dieu, mais, en possession de l'amour divin, ils doivent se comporter comme des enfants de Dieu. L'existence prend dès lors un sens tout différent ; elle doit avoir pour but le fidèle accomplissement du devoir, dans les petites choses et dans les grandes, conformément à la volonté de Dieu. Comme, pour la Réformation, la vie d'un libre chrétien a trouvé une signification nouvelle ! Le consciencieux exercice de sa vocation, dans toutes les positions, — que ce soit celle d'une lessiveuse ou celle d'un prince régnant, — a, d'après Luther, la même haute valeur, et quel rôle béni Zwingli et Calvin n'ont-ils pas joué en transformant les conditions politiques et sociales ! On le voit, une autre conception de la religion a vu le jour : d'une organisation qu'elle était pour agir sur la divinité, celle-ci est devenue une force vive pour transformer l'humanité, et, d'une institution purement humaine, un glorieux don de Dieu.

II

Le même contraste entre deux conceptions de la religion s'affirme, dans toute son acuité, au temps où le christianisme est apparu sur la terre. Il caractérise exactement la différence

entre le judaïsme et Jésus, et il permet le mieux de comprendre la lutte que le Christ eut à soutenir contre les pharisiens et leur tendance. Ceux-ci passaient pour les hommes les plus pieux parmi les Juifs, et, d'après la conception du judaïsme, ils l'étaient en effet. Mais ce qu'il y avait de faux dans leur piété devait provoquer la vive opposition de Jésus.

La piété pharisaïque consistait, en effet, à vouloir mériter la grâce de Dieu par l'accomplissement de sa volonté jusque dans les plus petites choses. C'est pourquoi tout, dans la vie de l'homme pieux, était minutieusement réglé par voie légale. Les pharisiens entouraient encore la loi de l'Ancien Testament d'une haie de prescriptions, pour se garder de toute transgression de ses commandements et la préserver de tout ce qui pourrait lui porter atteinte, et ces règlements embrassaient non seulement les ordonnances cultuelles, mais aussi les obligations morales, de telle sorte que chaque pas que l'on faisait, le jour du sabbat et les jours ouvrables, était rigoureusement prescrit. Chacun connaît, par le Nouveau Testament, quelles formes prit une pareille piété. La religion se réduisit à l'accomplissement de préceptes extérieurs, qu'on devait s'approprier par la mémoire et par une étude plus ou moins savante ; on fractionna, on pulvérisa, pour ainsi dire, la vie en un nombre infini d'actions isolées, qui passaient pour pieuses, mais qui n'avaient aucun rapport réel avec la vie intérieure véritable. Ainsi l'on trouvait moyen de conserver pur l'extérieur, sans qu'il en résultât la pureté du cœur, et l'on s'entourait de l'apparence de la sainteté, sans se demander quelle en était la vraie nature. Toute action par laquelle on accomplissait un commandement jouait le rôle d'un intercesseur devant Dieu, comme toute négligence celui d'un accusateur. Ainsi le pharisien qui se présente devant Dieu dans le temple en se vantant d'avoir accompli la loi, est un représentant typique de cette piété. Et ce qu'il y a de pire, c'est qu'elle prétend mériter l'approbation de Dieu. L'accomplissement de la loi doit forcer Dieu à accorder aux Juifs la délivrance du joug romain, et le salut du monde présent et à venir. D'après la conception judéo-pharisaïque de la religion, celle-ci est une institution destinée à peser sur la volonté de Dieu, tout en prétendant déterminer elle-même avec précision les exigences morales.

Chez Jésus, la religion se présente à nous comme quelque chose de tout différent. Les hommes n'ont pas tout d'abord à mériter l'approbation de Dieu par leurs actions, par l'accomplissement de lois exactement prescrites. « Bienveillance envers les hommes ! », que ce soit ou non la vraie interprétation du chant des anges, c'est bien là l'essence de l'Evangile, de la religion que le Christ a apportée aux hommes. Dieu est amour, il nous a aimés le premier ; c'est pourquoi nous devons l'aimer en retour. Dieu est le Père céleste, qui veut notre salut, et en qui nous pouvons, en conséquence, avoir une confiance filiale. Quand nous sommes dans sa maison, près de lui, alors la paix habite dans notre âme ; loin de lui, au contraire, nous nous sentons malheureux. Son amour et sa grâce agissent en nous comme une force, par le fait que nous restons dans son intimité, que, dans toute notre conduite, nous ne nous écartons pas de sa volonté. La religion est une puissance qui domine, renouvelle et transforme la vie. — Voilà l'expérience que l'on fit dans le cercle des disciples : ceux-ci ne prétendaient pas mériter la grâce de Dieu ; elle leur était accordée comme une faveur, et, forts de ce don, ils cherchaient toujours davantage à se montrer, dans la vie, de vrais enfants de Dieu, et à laisser toujours moins le péché, qui les séparait de Dieu, gagner de l'empire sur eux.

A laquelle de ces deux conceptions de la religion, la conception judéo-pharisaïque ou la conception chrétienne, appartient la victoire, cela ne peut être un seul instant mis en doute. La première doit pousser l'homme sérieux au désespoir ; seule la seconde lui apporte véritablement la paix. La meilleure preuve nous en est fournie par l'apôtre Paul, qui avait été lui-même pharisien, « quant au zèle, persécuteur de l'Eglise ; quant à la justice de la loi, sans reproche » (Phil. III, 5), et qui, après avoir reconnu l'impossibilité, pour l'homme, de mériter la grâce divine, en avait été réduit à s'écrier : « Misérable que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort ? » (Rom. VII, 24). Et nul autre n'a, comme Paul, éprouvé et décrit la vertu transformative et régénératrice de la religion chrétienne : « Si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature ; les choses vieilles sont passées ; voici, toutes choses sont devenues nouvelles » (2 Cor. V, 17), et « l'Evangile est une puissance de Dieu pour le salut de tout homme qui croit » (Rom. I, 16).

III

Il nous faut remonter plus haut encore pour arriver à l'époque où les deux conceptions de la religion entrèrent, pour la première fois, en conflit d'une manière claire et nette. Cette époque est celle des grands prophètes israélites. La lutte ne se déroula pas alors dans un espace de temps aussi court que ce ne fut le cas à l'avènement du christianisme et lors de la Réformation. L'un après l'autre apparurent, en Israël, au VIII^e et au VII^e siècle avant notre ère, des hommes, — nous voulons parler des prophètes Amos, Osée, Esaïe, Michée et Jérémie, — qui proclamèrent et exigèrent une religion d'une autre nature que celle dont faisaient profession leurs contemporains.

Dans l'antiquité en général il n'y a pas d'époque où la piété fasse véritablement défaut, et, au temps des prophètes, le peuple d'Israël n'était point un peuple impie. Au contraire, il croyait prendre la religion très au sérieux et remplir fidèlement ses obligations envers Dieu. Selon lui, la religiosité consistait à offrir volontiers et largement ses sacrifices à la divinité, et à satisfaire en tout temps aux exigences du culte. Ainsi, pour accomplir les rites prescrits, il se rendait avec joie et empressement aux sanctuaires, à l'occasion des fêtes et dans les jours heureux ; et dans les moments de détresse et de danger, il allait offrir des sacrifices d'une nature toute spéciale. On comptait s'être acquis, de cette manière, la faveur de la divinité, et l'on se tenait pour certain du secours de Dieu, de sa bénédiction en toutes choses. Aux yeux du peuple, la religion passait pour une institution propre à gagner et à s'assurer la bienveillance divine.

Telle n'était pas la conception des prophètes. Ils combattent tous, au contraire, cette idée de la vertu magique du culte. Le culte lui-même, la divinité ne l'exige en aucune manière, et sa pratique cache encore en elle un danger : elle détourne de la vraie connaissance de Dieu et de ses exigences. Celles-ci consistent, en effet, bien plutôt à rechercher le bien, à pratiquer l'amour et la miséricorde, à être équitable envers tous, très particulièrement envers les pauvres et les opprimés, à observer la justice et à avoir la vérité dans sa bouche. Par l'accomplisse-

ment de ces devoirs, on ne peut cependant prétendre à un salaire particulier, et l'on ne s'acquiert pas par là un mérite spécial. Car cet accomplissement doit découler de lui-même de la juste position de l'homme en face de Dieu, de la vraie connaissance de Dieu par l'homme. Connaître Dieu, c'est connaître ce qu'il a fait à son peuple dès les anciens temps, comment il l'a conduit dans la terre promise et a pris soin de lui, comment il lui a, dès l'origine, témoigné de l'amour, tel un père à ses enfants, un mari à sa femme. C'est pourquoi, au sein du peuple, il devrait y avoir de la reconnaissance envers lui et de la confiance en lui et, comme d'elle-même, l'obéissance à sa volonté devrait devenir vivante. Donc ici aussi l'on voit que, d'après la conception des prophètes, la religion est quelque chose de tout différent d'un service méritoire, obligeant Dieu à accorder une récompense en retour : elle est bien plutôt une disposition intérieure, émanant de Dieu et de son action efficace, donc un don de Dieu et une puissance de Dieu.

Celui des prophètes dont la pensée est la plus profonde, Jérémie, a fait encore un pas de plus dans cette connaissance. Il lui est apparu que, par lui-même, l'homme n'est pas en état de se dégager du mal, de devenir et d'être bon. Un léopard changerait plutôt ses taches, et un nègre la couleur de sa peau qu'un homme sa méchanceté, devenue pour lui une seconde nature. Il est de même impossible que la réglementation, que la prescription légales des devoirs religieux, si excellentes soient-elles, conduisent au but. Jérémie est ainsi un précurseur de l'apôtre Paul dans la constatation de l'impuissance de l'homme à faire le bien et dans l'appréciation de la loi comme ne pouvant l'y aider. Il s'est même rendu compte qu'il n'y a qu'une seule vraie voie de salut : rupture complète avec le passé, transformation du cœur de l'homme par Dieu, laquelle confère à l'homme la vraie connaissance de Dieu et, avec elle, aussi la volonté et la force de lui obéir.

* * *

Ainsi, en ces trois points culminants de l'histoire religieuse, nous nous trouvons en présence de deux conceptions de la religion : l'une voit en elle une institution humaine établie pour agir sur la divinité, l'autre la conçoit comme une force divine, qu

saisit et domine l'homme, qui lui donne l'impulsion nécessaire pour l'accomplissement de ses obligations morales. La forme de religion après laquelle soupiraient les prophètes a été apportée par Jésus, et de nouveau découverte par les Réformateurs. La lutte avec l'ancienne religion, envisagée comme une institution humaine, s'est sans cesse renouvelée : les prophètes eurent à combattre la forme cultuelle de cette religion ; Jésus se trouva en face d'une puissance qui embrassait la religion dans une réglementation légale plus subtile de toute la vie, y compris la vie morale ; enfin les Réformateurs eurent à défendre la religion apportée par Jésus contre une forme qui amalgamait le culte et la loi avec maints éléments et rites païens et magiques, et les embrassait dans une grandiose organisation ecclésiastique ayant la prétention de disposer du salut.

L'histoire se répète, alors même qu'elle ne se reproduit pas sous des formes exactement semblables. C'est ce que l'étude du passé a confirmé, et c'est ce que montrera aussi l'avenir. La lutte des deux conceptions de la religion se renouvellera. Elle est même déjà engagée à l'heure actuelle, et elle peut facilement, en prenant un caractère aigu, amener une nouvelle période de crise. Quoiqu'il en soit, une chose est certaine : c'est que la conception qui voit dans la religion une puissance de Dieu pour le salut des hommes remportera toujours et d'une façon toujours plus décisive la victoire finale. L'histoire des religions doit, par conséquent, nous inspirer confiance dans les luttes du présent, et c'est pourquoi je m'associe volontiers, en terminant, à cette parole, prononcée, dans une circonstance tragique, par des étudiants de Lausanne à l'époque de la Réformation, et que le vénéré jubilaire, M. le professeur Henri Vuilleumier, adressait à ses auditeurs, à la fin de sa remarquable conférence académique du 31 octobre 1917 : « Courage, frères, courage ! »

Traduit par H. Trabaud.

KARL MARTI.